

Diane P. Koenker, William G. Rosenberg et Ronald Grigor Suny, éd. — *Party, State, and Society in the Russian Civil War: Exploration in Social History*. Bloomington : Indiana University Press, 1989, xiv, 450 p.

Dans l'historiographie occidentale, l'étude de la guerre civile russe (1918-1921) s'est longtemps limitée aux questions purement militaires (les déplacements, les échecs et les victoires des différentes armées en présence), politiques (les péripéties de l'Assemblée constituante; les rivalités entre Bolchéviques, Menchéviques et Socialistes-Révolutionnaires) et diplomatiques (l'intervention étrangère alliée). La fin de la guerre froide, un meilleur accès aux archives soviétiques depuis la *glasnost'* et l'influence de l'approche sociale dans l'étude de la révolution de 1917 ont suscité, tout dernièrement, un nouvel intérêt et, plus important encore, une nouvelle approche dans l'étude de cette période que tous les historiens s'accordent à reconnaître comme étant décisive dans la formation du nouveau régime soviétique. Divisé en six parties, le présent volume regroupe une collection de seize articles traitant des rapports complexes entre le social, l'idéologique et le politique; résumons-en les plus intéressants.

En plus de reproduire l'article de Leopold H. Haimson, « The Problem of Social Identities in Early Twentieth Century Russia », déjà paru dans la *Slavic Review* (vol. 47, n° 1, Spring 1988), la première partie de cet ouvrage, « Civil War and Social Revolution », contient également un très bel article de Sheila Fitzpatrick dans lequel elle souligne les difficultés à cerner et à définir — en période de flux et de grande mobilité sociale (ouvriers retournant à la campagne; paysans et ouvriers devenant des cadres du nouveau régime) — le concept de classe, la mentalité — à la fois variée et multiforme, et donc pas nécessairement compatible avec toutes les prémisses de la grille d'analyse marxiste — de la classe ouvrière et la conséquence de la disparition des anciennes élites et de l'émergence de nouveaux réseaux et sous-groupes, « linked by common experience and shared values » (18).

Pour les communistes, le symbolisme révolutionnaire de la ville revêt un caractère sacré : c'est que le prolétariat — de préférence en grand nombre ! — légitimise leur existence et leur praxis politiques. En deuxième partie, « The Social and Demographic Impact of the Civil War », Daniel R. Brower reconnaît que le tissu social urbain se modifie (ainsi, plusieurs travailleurs saisonniers retournent à la campagne), mais la ville, selon lui, ne se désintègre pas pour autant; au contraire, cette lutte quotidienne pour se procurer de la nourriture, du combustible, un abri adéquat et pour triompher de la maladie et de la mort aura un double effet : pratique — soit l'émergence d'une économie parallèle axée sur le troc (et ce dynamisme d'un capitalisme encore embryonnaire, mais hors d'atteinte des commissariats soviétiques, expliquera la vitalité de la NEP) — et psychologique — celui d'accroître le sens d'identité des citadins en les différenciant des villageois.

La troisième partie a pour titre : « Administration and State Building ». Alexander Rabinowitch étudie l'évolution d'un soviet de Petrograd entre juin 1918 et janvier 1920, dont l'autonomie administrative est, graduellement mais de façon décisive, sapée, non au nom de principes idéologiques mais en raison de la pression des événements (le chaos organisationnel; le manque de personnel) qui obligent les autorités politiques, en temps de crise nationale grave, à centraliser au maximum l'exercice du pouvoir. Mary McAuley montre comment l'incapacité des autorités à nourrir adéquatement la population de Petrograd (en dépit de la mise en place d'un système de rationnement très élaboré et très complexe) amène celle-ci à s'en remettre

au commerce privé afin de survivre; mais l'interdiction de ce dernier (œuvre de l'ennemi de classe !) a, cependant, pour conséquence d'accroître l'hostilité populaire à l'endroit des Bolchéviques et, du même coup, de miner leur crédibilité. Dans un article très relevé, Daniel T. Orlovsky rappelle le rôle indispensable des cols-blancs (enseignants, agronomes, statisticiens, « feldshers », vendeurs, employés de bureaux) dans l'élaboration de la structure administrative du jeune État soviétique; si leurs habiletés et leur présence quotidienne lui confèrent une certaine stabilité, ils deviennent en même temps — par un effet de greffe — membres de la nouvelle élite de l'État et du Parti et troquent leur radicalisme d'avant 1917 pour un nouveau « conservatisme ».

Intitulée « The Bolsheviks and the Intelligentsia », la quatrième partie regroupe trois articles : celui de James C. McClelland qui décrit les relations plutôt difficiles entre un corps professoral universitaire, d'abord consterné par les événements d'Octobre 1917 et surtout attaché à une tradition d'autonomie, et le désir des Bolchéviques d'imposer leur propre vision — toute différente — de la vie universitaire; celui du regretté Kendall E. Bailes qui, à l'inverse, montre comment des scientifiques de la nature parviennent, avec le support et la coopération des autorités centrales bolchéviques (conscientes, à nouveau pour des raisons plus pratiques qu'idéologiques, de l'importance et de la valeur de la contribution de ces hommes de science pour la survie et la renommée internationale de leur régime), à préserver et même à développer leurs disciplines scientifiques dans un climat de décentralisation administrative; celui, enfin, de Lynn Mally qui retrace avec couleur les tensions et les conflits à l'intérieur du *Proletkult*, nés du double dilemme suivant : doit-on créer une « nouvelle » culture, ouvrière et iconoclaste, ou doit-on rendre accessible aux ouvriers la « haute culture, ancienne et bourgeoise, certes, mais faisant partie de l'héritage national ? Comment justifier la présence embarrassante et le rôle influent d'intellectuels-enseignants, indispensables pour des raisons pratiques mais d'origine sociale politiquement suspecte, au sein d'un mouvement prolétaire qui se veut radicalement égalitaire ?

La cinquième partie traite des rapports entre ouvriers et socialistes. William G. Rosenberg soutient que les mesures draconiennes de militarisation des transports proposées par Trotsky étaient vouées à l'échec en vertu du contexte général qui prévalait alors (dislocation de la société, climat psychologique de peur et de désillusion et économie en lambeaux) et de l'opposition — enracinée dans l'expérience de démocratisation de l'année 1917 — des syndicats et des cheminots, forcés eux aussi de faire preuve d'initiatives (absentéisme, arrêts de travail, réquisitions de matériel) afin de survivre. Pour sa part, Ronald G. Suny établit un intéressant parallèle entre les Bolchéviques de Russie qui recourent à la terreur et les Menchéviques de Géorgie qui acquiescent à une politique de compromis; ces derniers se maintiennent au pouvoir pendant près de quatre ans, surtout grâce à l'adoption d'une politique agraire modérée qui, en laissant aux paysans la propriété et l'utilisation de terres confisquées à la noblesse, leur assure un large appui populaire. Selon l'auteur, ce pragmatisme des Menchéviques — prêts à patienter et à attendre le triomphe éventuel de leur idéologie marxiste — est d'autant plus remarquable que, par rapport à la situation des Bolchéviques plus au Nord, les circonstances politiques prévalant alors en Géorgie ne leur sont que relativement plus favorables — leur pays étant également menacé, à la fois par la Turquie, l'Arménie et les armées blanches de Dénikine. À regret, conclut Suny, l'Armée rouge allait, en 1921 et par la force, mettre un terme à cette expérience de socialisme démocratique.

Plus d'un(e) professeur(e) d'histoire de l'Union soviétique, j'en suis sûr, trouvera l'approche historiographique de la sixième et dernière partie de ce livre, « *The Legacy of the Civil War* », tout à fait pertinente, remarquable même, et combien utile pour ses étudiants ! Dans le premier des deux articles, Sheila Fitzpatrick évalue le résultat de la guerre civile (désolation matérielle, militarisation du Parti et de la société, légitimité du pouvoir bolchévique fondée sur l'héroïne presque mythique des soldats de l'Armée rouge) sur le phénomène du stalinisme (particulièrement ses origines) et conclut, avec beaucoup de nuances, à une « complex but basically non causal relationship » (397), préférant (sans toutefois souscrire pleinement à l'interprétation traditionnelle du modèle totalitaire) établir des liens idéologiques étroits entre léninisme et stalinisme. Dans le second article, Moshe Lewin résume d'abord les raisons de la victoire de l'Armée rouge sur les armées blanches, puis montre comment, d'une part, la « statization » (417) et l'autoritarisme centralisateur du régime bolchévique et, d'autre part, l'« archaization » (416) du monde rural laissaient entrevoir d'inévitables conflits entre le Parti et la paysannerie.

Étant donné le sous-titre de ce gros volume, il est certainement déplorable qu'aucun chapitre ne soit consacré principalement à la paysannerie (dont le rôle a été crucial durant la guerre civile), au communisme de guerre et à l'Armée rouge. Finalement, l'approche révisionniste de plus d'un collaborateur à ce livre, tout « exploratoire » qu'elle soit, prête flanc à la critique : si leur rejet — parce que trop simpliste à leurs yeux — du modèle totalitaire (centré sur l'idéologie et la volonté politique d'individus bien précis) et, en contrepartie, leur valorisation des circonstances économiques et sociales en tant qu'éléments explicatifs du développement de l'autoritarisme bolchévique soulignent la richesse et la complexité de l'histoire de ces années de guerre civile, une telle dépréciation de l'approche traditionnelle (telle qu'exposée dans les ouvrages de Shapiro, Daniels et Keep) ne risque-t-elle pas de créer un autre déséquilibre ? Sans renier les mérites de l'approche qui consiste à voir l'histoire « par en bas », ne serait-il pas plus sage (comme le suggère Sheila Fitzpatrick, d'ailleurs) de reconnaître qu'il existe entre le social et l'idéologique davantage d'interactions que de contrastes ? L'échec de l'expérience démocratique de l'année 1917 n'est pas attribuable uniquement aux circonstances nées de la guerre civile — comme en fait foi, du reste, l'article de Suny !

Jean-Guy Lalande  
*St. Francis Xavier University*

\*\*\*

Rudy Koshar — *Social Life, Local Politics, and Nazism: Marburg, 1880-1935*. Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 1986. Pp. xvii, 395.

The publication of Rudy Koshar's study of Marburg from 1880 to 1935 contributes significantly to our knowledge of late-nineteenth and early-twentieth-century local German political and social life. Through focusing on voluntary organizations in Marburg during an era when German mass political parties increasingly dominated national politics, Koshar develops important insights into the impact of national political developments on the interplay of social life and local politics. The author's primary concern is with the rise of nazism in Marburg. He is more successful, however, with his exploration of the role of voluntary organizations in the social and